

SELMA VAN DE PERRE

Mon nom est
Selma

**Résistante,
dénoncée,
déportée.**

À Ravensbrück, personne
ne connaît son vrai nom,
personne ne sait
qu'elle est juive.



ALISIO
Témoignages & Documents

Ma chère Gretchen,

Suis avec douze autres personnes dans un wagon à bestiaux, à Vught. Destination probable, Sachsenhausen ou Ravensbrück. Tiens bon. C'est ce que je fais moi aussi. Même si j'aimerais que ce cauchemar prenne fin. Je vais jeter ce message du train, par une fente dans la paroi. Au revoir mes chéries. Baisers, Marga

Amsterdam, 1940.

Selma van de Perre a dix-sept ans lorsque la Seconde Guerre mondiale s'abat sur les Pays-Bas et que son existence d'adolescente juive bascule brutalement. Elle échappe de justesse aux camps de travail et décide très vite de rejoindre la Résistance sous le pseudonyme de Margareta van der Kuit. Durant deux ans, « Marga » risque tout. Munie d'une fausse carte d'identité qui lui permet de se faire passer pour Aryenne, elle sillonne le pays et fait « ce qui doit être fait ». Jusqu'à la trahison, en juillet 1944.

Déportée à Ravensbrück, elle connaît la peur, le froid, l'horreur. Mais elle survit grâce à son pseudonyme et son statut de déportée politique, car personne ne sait qu'elle est juive. Il faudra attendre la fin de la guerre pour qu'elle ose se réapproprier son identité et à nouveau dire : « Mon nom est Selma ».

Aujourd'hui âgée de 98 ans, Selma van de Perre nous livre le témoignage fascinant d'une vie de combat et de résilience.

Membre active de la Résistance néerlandaise durant la Seconde Guerre mondiale, **Selma van de Perre** rejoint Londres à la fin de la guerre où elle travaille pour la BBC et officie également comme correspondante pour des télévisions néerlandaises. En 1983, elle reçoit la Croix commémorative de la Résistance néerlandaise. Elle est aujourd'hui l'une des dernières survivantes de Ravensbrück.

ISBN 978-2-37935-128-0



19,90 euros
Prix TTC France

ALISIO
Témoignages & Documents

Rayon : Histoire, Biographies

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ? C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Cette publication est possible grâce à l'aide financière de la Dutch Foundation for Literature.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

© 2020 Selma van de Perre.

Publication originale par Thomas Rap, Amsterdam.

Traduit de l'anglais par Myriam Bouzid

Suivi éditorial : Marie-Laure Deveau

Relecture-correction : Emmanuelle Pavan

Maquette : Sébastienne Ocampo

Design de couverture : Célia Cousty

Photo de couverture : Selma van de Perre

Photos intérieures : archives personnelles de l'auteure.

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-128-0

SELMA VAN DE PERRE

Mon nom est
Selma

Traduit de l'anglais par Myriam Bouzid

Λ L I S I O
Témoignages & Documents

À mes parents et à ma petite sœur

Sommaire

Prologue	9
L'artiste et la modiste : <i>ma famille</i>	13
Sauter par-dessus les fossés : <i>mon enfance</i>	23
Citoyens de seconde zone : <i>l'Occupation</i>	41
Je quitte la maison : <i>ma famille dans la clandestinité</i>	65
Cheveux blonds : <i>dans la Résistance</i>	95
Les compartiments secrets : <i>mon arrestation</i>	143
Une salopette bleue : <i>le camp de Vught</i>	161
Le couloir de la mort : <i>Ravensbrück</i>	173
Mon vrai nom : <i>la Libération</i>	211
Vivre sa vie : <i>Londres</i>	245
Commémoration	261
Épilogue	271

Prologue

6 septembre 1944 – Pour Greet Brinkhuis

Ma chère Gretchen,

Suis avec douze autres personnes dans un wagon à bestiaux, à Vught. Destination probable, Sachsenhausen ou Ravensbrück. Tiens bon. C'est ce que je fais moi aussi. Même si j'aimerais que ce cauchemar prenne fin. Je vais jeter ce message du train, par une fente dans la paroi. Au revoir mes chéries. Baisers, Marga

On nous a ordonné de prendre notre brosse à dents et nos affaires, et d'attendre dehors. Ils allaient nous emmener ailleurs, c'était évident, mais où ? Nous n'en savions rien. Je pensais qu'il serait plus sûr de rester dans le camp de Vught plutôt que d'être entraînée vers l'inconnu, et j'ai décidé de me cacher sous un matelas. J'ai laissé passer les autres femmes et je suis restée dans la baraque, mais je n'ai pas été assez rapide. Je n'étais qu'à moitié dissimulée

lorsque l'*Aufseherin*¹ est entrée. Elle m'a sommée de me dépêcher. Elle m'a tirée par le bras pour me faire sortir et m'a poussée dans la dernière voiture. Ce petit retard a joué en ma faveur : le wagon n'était pas encore très occupé. Les autres étaient pleins à craquer et les pauvres femmes qui s'y trouvaient, dont mes amies du camp, ont voyagé durant trois jours dans des conditions épouvantables. Nous n'étions qu'une douzaine de femmes dans mon wagon. Je ne connaissais aucune d'entre elles. Certaines avaient mon âge. Ce n'étaient pas des prisonnières politiques, comme moi, mais des « asociales », dont le comportement déplaisait aux Allemands. Elles se sont rendu compte que j'étais différente d'elles, plus éduquée. En fait, la plupart étaient des prostituées qui avaient été emprisonnées parce qu'elles étaient porteuses de MST. Elles travaillaient en cuisine, et elles avaient réussi à embarquer un bidon de soupe épaisse et une grande boîte contenant du pain et de la saucisse. Je trouvais qu'on avait beaucoup de chance ; je savais que les autres wagons ne disposaient pas de nourriture. Apparemment, ces femmes ne mesuraient pas leur bonheur, elles ont commencé à se disputer pour les provisions que certaines voulaient entamer immédiatement. Nous pensions être en route pour l'Allemagne, mais nous ignorions notre destination exacte. Comme nous ne savions pas combien de temps durerait le trajet, il me semblait raisonnable

1. Gardienne.

de rationner les aliments. Je l'ai dit avec beaucoup de diplomatie aux autres, et heureusement elles m'ont écoutée. Elles m'ont chargée de partager les victuailles. C'était un honneur pour moi ; j'ai distribué la soupe, coupé le pain et la saucisse – et elles ont vu que je faisais de mon mieux pour ne léser personne.

Il y avait suffisamment de place pour que nous puissions toutes nous asseoir sur le sol du wagon, certaines s'étaient même adossées aux cloisons. Nous nous sommes allongées et avons dormi durant une bonne partie du voyage, elles ne me parlaient pas beaucoup. Les filles qui travaillaient en cuisine discutaient un peu entre elles, comme elles se connaissaient déjà. Les heures passant, elles se sont montrées un peu plus amicales envers moi – elles m'ont même donné un peu de papier toilette. C'est sur ce papier que j'ai griffonné un message pour Greet Brinkhuis, mon amie d'Amsterdam, afin de la prévenir que j'étais dans un train et probablement en route pour l'Allemagne. J'ai profité de notre premier arrêt dans une gare pour glisser mon message par une fente entre les cloisons en bois du wagon. Je voulais tenter ma chance, même s'il était peu probable que Greet reçoive mon message.

Le voyage était très éprouvant. Il semblait interminable, même pour nous, dans ce wagon privilégié. J'étais affreusement anxieuse, mais nous avions aussi l'impression que la guerre ne durerait plus très longtemps. Nous savions que les Alliés se trouvaient à

nos frontières. J'ai tenté de ne pas trop m'en faire, comme je ne pouvais rien changer à ma situation. Cela n'aurait servi à rien.

Nous avons dormi sur le plancher en bois du wagon. C'était inconfortable, mais cela devait être bien pire pour mes amies – à cinquante ou soixante par wagon, elles n'ont certainement même pas pu s'asseoir. Et elles n'avaient rien à manger. Je ne m'en rendais pas compte à ce moment-là, mais j'avais de la chance.

Nous sommes arrivées le 8 septembre, après trois jours et deux nuits d'enfermement. Les portes coulissantes se sont ouvertes, nous dévoilant un premier aperçu de ce qui s'avérerait Ravensbrück. Ironie du sort, ce lieu d'horreur est situé dans un cadre magnifique, près d'un grand lac, le Schwedtsee, que nous ne pouvions pas voir. Les surveillantes nous ont ordonné de sortir. Des SS flanqués de gros chiens supervisaient l'opération, un fouet à la main. Les chiens aboyaient et les hommes hurlaient : « *Schnell, schnell ! Heraus, heraus, heraus² !* »

Nous étions toutes terrorisées.

2. « Vite, vite ! Dehors, dehors, dehors ! »

L'artiste et la modiste

Ma famille

Je suis assise au calme, dans ma maison à Londres, et je regarde une photo prise en 1940. Ma mère, ma sœur et moi dans le jardin de tante Sara à Amsterdam : le lieu respirait encore le calme à ce moment-là. Ma mère, que nous surnommions affectueusement « Mams », était âgée de 51 ans, ma sœur Clara avait 12 ans et moi 18. C'est une photo de famille banale qui montre des gens ordinaires ; nous passons un après-midi agréable, nous sommes contentes d'être ensemble dans le jardin. Les moments passés en famille devraient toujours être ainsi : tendres, plaisants, prévisibles, rassurants. Rien sur nos visages ne laisse présager les événements des trois années à venir : le décès de mon père, de ma mère, de Clara, de ma grand-mère, de tante Sara, de son époux Arie et de leurs deux fils, ainsi que de nombreux autres membres de ma famille, non de mort naturelle ou par accident, mais à cause de la

barbarie qui sévissait déjà en Europe à l'époque de la photo et qui se propagerait bientôt aux Pays-Bas. Avant ces terribles événements, nous ignorions que vivre dans l'anonymat était un privilège. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à croire que des gens qui auraient dû mener une existence banale se retrouvent sur des listes et des monuments commémoratifs – en tant que victimes du système d'extermination de masse le plus méthodique du monde.

Comme la plupart des gens, je suis née dans une famille ordinaire, qui n'avait rien de remarquable pour ceux qui n'en faisaient pas partie. Mon grand-père paternel, Levi Velleman, était antiquaire à Schagen. Il y possédait un magasin, et un autre à Haarlem, mais il n'a jamais fait fortune. Ma grand-mère paternelle, Saartje Slagter, était femme au foyer comme il était d'usage alors – mais peu conforme au stéréotype, car c'était loin d'être une fée du logis. Elle s'acquittait très mal de la cuisine et du ménage, et sa fille aînée, ma tante Greta, racontait que la maison était toujours en désordre : on ne retrouvait jamais rien, car elle fourrait les vêtements au hasard dans les tiroirs. Une domestique à temps plein se chargeait du plus gros, mais en grandissant, tante Greta a peu à peu assumé les tâches courantes et s'est occupée de ses frères et sœurs cadets.

Mon père, Barend Levi Velleman, est né le 10 avril 1889, c'était le premier enfant de Levi et Saartje. L'accouchement s'était bien passé, au grand

soulagement de mon grand-père. En effet, sa première épouse, qui s'appelait Betje, était morte en couches et le nourrisson, un garçon également prénommé Barend, l'avait suivie quatre jours plus tard. Chez les Velleman, les fils aînés de chaque génération s'appellent alternativement Barend Levi ou Levi Barend, car la famille descend de la tribu biblique des Levi. Grand-père a épousé grand-mère le 20 juin 1888, quatre mois seulement après le décès de sa première épouse ; il était apparemment pressé de fonder une famille. Saartje avait cinq ans et demi de plus que son époux, elle était âgée de 30 ans lorsqu'elle a donné naissance à mon père – à l'époque, c'était considéré comme vieux pour un premier enfant. Mais Saartje était une femme solide : elle a engendré dix enfants, le dernier à l'âge de 43 ans. Elle a survécu de nombreuses années à mon grand-père, lequel est décédé dans sa 54^e année. Qui sait, peut-être aurait-elle atteint un âge extrêmement avancé si elle n'avait pas été assassinée à 83 ans à Auschwitz, le 28 septembre 1942. À peine quelques semaines plus tard, son fils, mon père, y était assassiné lui aussi.

On avait fêté dignement sa naissance, à ce fils plein de vitalité. Pourtant, même les familles ordinaires connaissent des traumatismes et, très vite, mon père ne s'était plus senti aimé. Il avait 3 ans lorsque Greta est née, le 16 avril 1892. Un jour, alors que Saartje changeait la couche de Greta, on a frappé à la porte. Saartje a ouvert en laissant le petit Barend

seul avec le bébé. En revenant, elle a trouvé Greta au sol et en larmes. Saartje a accusé mon père, elle le soupçonnait d'avoir poussé sa sœur de la table à langer par jalousie. Plus tard, tante Greta a dit qu'elle avait dû rouler de la table, mais il se pourrait que grand-mère ait vu juste. On ne saura jamais le fin mot de l'affaire, comme souvent dans les histoires de famille. Quoi qu'il en soit, mon père a été envoyé chez ses grands-parents paternels. Il a habité toute son enfance chez eux, à Alkmaar, et ils l'ont élevé comme s'il était leur fils.

On a du mal à imaginer qu'une mère puisse abandonner son fils, mais trois mois après la naissance de Greta, grand-mère était de nouveau enceinte, et s'occuper d'un tout-petit, en plus d'un nourrisson, était vraisemblablement trop lourd pour elle. Les tâches ménagères n'avaient jamais été son fort, elle devait se sentir soulagée d'être déchargée de certaines de ses obligations. En tout cas, mes grands-parents paternels étaient ravis d'accueillir leur petit-fils.

Mon père a donc grandi chez ses grands-parents, tandis que ses parents et ses sept frères et sœurs qui n'étaient pas morts en bas âge vivaient sous le même toit. Comme il était le seul à avoir été écarté de la famille, il souffrait d'un profond sentiment de rejet. Son exil précoce l'a tourmenté toute sa vie ; il n'a jamais pardonné à sa mère de ne pas l'avoir repris à la maison. Ils ont gardé le contact durant son enfance, mais une fois adulte il ne lui a plus adressé

la parole durant des années. À part l'oncle Harry, l'un de ses frères cadets qu'il voyait régulièrement, je n'ai rencontré aucun membre de sa famille jusqu'à la fin de mon adolescence. Il devait certainement avoir parfois des nouvelles de ses autres frères et sœurs, mais il n'en parlait jamais. J'étais curieuse d'en savoir plus sur eux, mais notre éloignement était si ancré qu'il semblait normal, et j'y pensais à peine.

Cette situation a pris fin en 1941, j'avais 19 ans. Un jour, on a sonné à la porte et j'ai ouvert. Une femme élégante, vêtue de noir et portant un chignon haut, se tenait sur le seuil.

Elle m'a demandé : « Ton père est là ? »

Je suis allée le chercher.

Il s'est écrié : « Maman ! »

Je les observais avec stupéfaction.

J'étais très contente de faire la connaissance de nouveaux membres de la famille et surtout de rencontrer tante Greta, car tout le monde disait que nous avions de nombreux traits communs, physiquement mais aussi par le caractère. Au début, cette ressemblance me vexait, car je savais que mon père lui gardait rancune, mais quand je l'ai rencontrée, je l'ai trouvée extrêmement gentille. Elle a survécu à la guerre parce qu'elle avait épousé un chrétien, et je fus très contente de la revoir après la Libération. Renouer avec la famille paternelle était important

pour nous. L'amour donne tout son prix à la vie, et je pense que grand-mère a essayé de faire la paix avant qu'il ne soit trop tard.

Nos timides tentatives pour remédier à la désunion familiale ont malheureusement été de courtes durées et ont connu une fin abrupte. En 1942, les Allemands ont obligé ma grand-mère à quitter son logement à Haarlem pour s'installer dans une maison de retraite juive à Amsterdam. Mams, Clara et moi lui rendions visite toutes les semaines, mais à la fin de l'année tous les résidents de la maison de retraite ont été envoyés au camp néerlandais de Westerbork, et de là, déportés à Auschwitz, où ils ont été assassinés. Les Allemands ont tout simplement vidé la maison de retraite. Nous n'étions au courant de rien et n'avons pas pu lui faire nos adieux. Grand-mère avait disparu. Je ne connais pas la date exacte de sa déportation, mais elle a sûrement précédé sa mort de peu de jours. La vie des Juifs était tellement chaotique en ce temps-là qu'on avait du mal à garder le contact les uns avec les autres, même au sein de la famille proche. Je n'ai eu connaissance du sort de ma grand-mère qu'après la guerre. L'un des frères cadets de papa avait annoncé qu'elle était décédée à Westerbork, mais en consultant les listes j'ai vu qu'elle avait été tuée à Auschwitz le 28 septembre 1942.

Mon arrière-grand-père possédait une fabrique où les chiffonniers apportaient leur charpie pour la transformer en papier. Les affaires marchaient bien, et papa, son petit-fils, jouissait d'une vie relativement aisée. C'était un garçon intelligent qui avait sauté plusieurs classes à l'école, et la famille nourrissait de grandes ambitions à son sujet. Il fréquentait le lycée et, à 17 ans, on l'avait inscrit dans une yeshiva (une école talmudique) à Amsterdam. Ses grands-parents étaient pieux et voulaient qu'il se lance dans une carrière religieuse. Il possédait une belle voix de ténor, et ils le voyaient *hazzan* (chantre) ou rabbin.

Mais papa n'était pas d'accord ; il avait toujours voulu faire du théâtre. Adolescent, il avait assuré la mise en scène de pièces qu'interprétaient des amis et des proches, non seulement lors de fêtes de famille, mais aussi au cours d'événements locaux. Je me souviens d'un journal qui parlait d'une « très belle performance du jeune Barend Velleman ». Le théâtre était sa passion et il avait beaucoup de talent.

C'était un rebelle, il avait rejeté la foi, si importante dans la vie de ses grands-parents. À la yeshiva, il harcelait ses professeurs de questions de théologie et refusait leurs explications. Il les rendait fous, parce qu'il ne se pliait pas suffisamment aux lois du judaïsme. Il n'était évidemment pas fait pour être rabbin. Par deux fois, il a été renvoyé de l'école et par deux fois son grand-père lui a filé une raclée

avant de le ramener à la yeshiva. Alors, papa a décidé d'employer les grands moyens. Il a acheté un billet de bateau pour l'Angleterre avec l'argent de poche qu'il avait économisé. Mon arrière-grand-père s'est rendu au commissariat pour demander qu'on lui ramène son petit-fils, qui était mineur. Personne n'a jamais su précisément le rôle de la police dans cette affaire, mais papa a été obligé de revenir à la maison. Après cet épisode, mes arrière-grands-parents ont compris qu'ils gaspillaient leur temps et leur argent à pousser mon père vers une carrière religieuse.

Papa s'est immédiatement lancé dans le théâtre, sous le pseudonyme de Ben Velmon, et à partir de là, il a travaillé dans le monde du spectacle. Il a été acteur, chanteur et présentateur de revues. Son existence était passionnante mais précaire. Notre famille a donc mené une vie de nomade ; comme ses revenus n'étaient pas stables nous déménagions souvent, nous étions parfois très pauvres et d'autres fois relativement riches. Mais papa faisait ce qu'il aimait, et j'étais extrêmement fière de lui.

Durant les quatre années de la Première Guerre mondiale, un million de Belges ont fui aux Pays-Bas. Ils étaient hébergés dans des camps de réfugiés. Après la guerre, ils sont repartis vers leurs villages et leurs villes, souvent en ruines. Papa était responsable des spectacles dans les camps pour les réfugiés belges. Plus tard, un certain nombre de jeunes chanteurs et comédiens qu'il avait engagés et encouragés

sont devenus célèbres. En guise de reconnaissance, les réfugiés ont fait fondre une partie de leur or pour confectionner une magnifique chevalière aux initiales de mon père. Elle a hélas disparu au cours de la Seconde Guerre mondiale.

*

Ma mère se prénomme Femmetje, mais dans la famille tout le monde l'appelle Fem. Elle est née le 10 août 1889 à Alkmaar, c'était la fille de David et Clara Spier, la quatrième de sept enfants ; elle avait trois sœurs et trois frères. Mon grand-père maternel possédait un grand magasin de mode et de mercerie à Alkmaar et en avait ouvert un également à Den Helder. Les parents de ma mère recevaient régulièrement les grands-parents de mon père à Alkmaar pour jouer aux cartes. Papa se débrouillait bien aux cartes et participait souvent aux soirées durant lesquelles ma mère servait le thé. Ils ont fait connaissance ainsi. Mams a dit à ses parents qu'elle voulait devenir modiste, car elle était déterminée à suivre papa lorsqu'il a été envoyé à la yeshiva d'Amsterdam. Elle savait que des amis de ses parents possédaient un magasin à Amsterdam, ils créaient de magnifiques chapeaux dernier cri, et Mams a demandé à entrer en apprentissage chez eux. Étant issue du milieu de la mode et de la mercerie, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle veuille devenir modiste, même si les femmes de la famille Spier n'ont jamais eu le droit d'exercer un vrai métier ; elles ne créaient des chapeaux et des vêtements que pour leurs

proches, et exécutaient ces tâches en plus du travail domestique. Mon père était bien sûr la véritable raison de son départ pour Amsterdam. Il lui rendait visite régulièrement dans la maison où elle logeait et, après son départ de la yeshiva, ils se sont mariés à Alkmaar, le 21 mars 1911.

Mon frère Louis, leur premier enfant, est né le 29 décembre 1911. Il se prénomrait officiellement Levi Barend – comme mon grand-père paternel – mais tout le monde l'appelait Louis. Mon autre frère, David, est né deux ans plus tard, le 26 décembre 1913. Mon père s'était forgé une réputation et il se produisait dans les meilleurs théâtres. Mams, lui et mes frères vivaient dans une élégante demeure, au numéro 445 du Prinsengracht. C'est dans cette famille et au milieu de cette opulence qu'est née une fille, le 7 juin 1922, à l'hôpital du Wilhelmina Gasthuis. Selma Velleman, moi.

Sauter par-dessus les fossés

Mon enfance

Mon père faisait une tournée européenne au moment de ma naissance et il a décidé que la famille irait s'installer à Zandvoort, près de la mer, parce que l'air y était plus sain qu'à Amsterdam, surtout pour les enfants. En ce temps-là, Zandvoort était déjà l'une des stations balnéaires les plus réputées des Pays-Bas. J'avais deux semaines lors du déménagement, et nous y sommes restés jusqu'à mes 4 ans. Je ne me souviens pas de grand-chose bien sûr, mais je sais grâce aux photos que David me promenait souvent sur la plage dans une petite charrette lorsque j'avais environ 1 an. Ces photos ont malheureusement disparu durant la guerre, comme tant d'autres affaires.

Nous sommes revenus habiter à Alkmaar en 1926. La tournée européenne de mon père était terminée, et il était probablement au chômage. Comme ses

revenus étaient très variables, nous ne sommes jamais restés longtemps au même endroit durant mon enfance. Cette existence incertaine m'a été profitable plus tard, lorsque la guerre a mis fin à toute forme de stabilité. Je ne me sentais pas liée à un lieu et je savais m'adapter ; je suis sûre que cela m'a aidée à faire face aux événements atroces et imprévisibles que j'allais vivre.

Notre maison à Alkmaar était agréable, c'était la dernière d'une rangée, elle était située à proximité des prés et d'un petit canal. Nous n'étions pas les seuls enfants dans la rue, et je me souviens que nous jouions beaucoup dehors tous ensemble. Un jour, même si je n'avais que 4 ans, j'ai voulu imiter les grands qui s'élançaient par-dessus le fossé : j'ai toujours été intrépide. J'étais bien sûr trop petite pour sauter une telle distance et je suis tombée dans l'eau. Les autres enfants ont fait un tel raffut que le coiffeur est accouru du coin de la rue pour me tendre une perche. Nous vivions une époque innocente et paisible, un petit incident de ce genre déclenchait beaucoup d'effervescence. Cette aventure a alimenté les rires et les commérages du quartier durant des jours entiers. Je me souviens aussi de ma joie, après l'école, de courir au marché avec mes amis, car les commerçants nous offraient toujours un morceau de fromage.

Nous rendions visite chaque dimanche à mon arrière-grand-mère, qui vivait dans la maison où mon père avait grandi. J'étais encore très jeune, je me souviens donc à peine d'elle, mais je la revois encore, assise au bout d'une longue table sur laquelle se trouvait une grande cafetière posée sur un chauffe-plat. Elle était invariablement vêtue de noir et portait un bonnet en dentelle noué sous le menton. Mes parents discutaient avec elle tandis que la domestique, Roos Meyboom, que nous appelions tante Roos, m'emmenait à la cuisine, où elle m'offrait une tranche de cake ou des sucreries. Tante Roos était une domestique dévouée qui s'est toujours occupée à la perfection de mes arrière-grands-parents. Elle adorait papa, en fait c'est elle qui l'a élevé. Lorsque mon arrière-grand-mère est décédée, le 12 décembre 1926, tante Roos s'est installée chez nous et elle est devenue ma nourrice. Sa chambre à coucher se trouvait à côté de la mienne ; je me glissais dans son lit tous les matins et elle me racontait des histoires.

Un jour, alors que je me rendais dans sa chambre comme chaque matin, j'ai trouvé une chaise devant sa porte. C'était bizarre, mais j'ai tout simplement poussé la chaise et j'ai grimpé comme d'habitude dans le lit de tante Roos. À peine sous les draps, j'ai senti que quelque chose clochait ; au lieu d'être agréablement chaud, le lit était glacé et tante Roos aussi. Sans compter qu'elle ne me répondait pas lorsque je lui réclamaï une histoire. Quand ma mère est venue me chercher et que je lui ai annoncé que

tante Roos était froide, elle m'a expliqué qu'elle était morte dans la nuit. La chaise devant la porte était censée m'empêcher d'entrer, mais je ne m'étais pas laissée arrêter. J'ai oublié la date exacte de l'événement, mais cela s'est passé en 1927, quand j'avais 5 ans. C'était ma première expérience de la mort.

En 1927, nous avons quitté notre belle maison pour déménager dans un appartement au-dessus d'un grand café du centre d'Alkmaar. Ce nouveau logement était manifestement moins prestigieux que le précédent, j'en déduis que nous ne roulions pas sur l'or à ce moment-là. Un jour que tante Suze, la sœur cadette de ma mère, nous rendait visite, nous sommes passées devant la vitrine d'un magasin où trônait une superbe chaise haute. C'était une chaise ronde en rotin. J'ai eu le coup de foudre, je voulais absolument l'avoir, mais ma mère m'a dit que c'était impossible. Ma tante n'en a pas tenu compte et m'a dit qu'elle me l'offrait. Ma mère a protesté, mais tante Suze l'a ignorée, elle est entrée dans le magasin et l'a achetée. J'étais folle de joie. J'adorais cette chaise et j'adorais être assise dessus. C'est le genre de cadeau que l'on offre à un enfant dont les parents ont du mal à joindre les deux bouts, et je l'ai chérie très longtemps. Nous n'avions pas de contact avec la famille de papa, mais nous rencontrions souvent les frères et les sœurs de maman, et je les aimais beaucoup. Il va sans dire que tante Suze a été ma préférée après l'épisode de la chaise ! Elle est hélas décédée deux ans plus tard d'une péritonite à la suite d'une erreur